

# L'IMPARTIAL

Imprimé et Publié par J. H. MALO, No 218, Rue Montcalm.

MONTREAL, SAMEDI, 15 AVRIL 1882.



Les personnes qui désirent se procurer tous les numéros de *L'Impartial*, sont priées d'en donner avis le plus tôt possible aux porteurs ou aux commerçants de journaux.

Toutes communications doivent être adressées au soussigné,

J. H. MALO,  
218, rue Montcalm.

## Au Public

*L'Impartial* s'occupera de toutes questions sur lesquelles il se sera fait une opinion. Il paraîtra régulièrement le samedi de chaque semaine, et, en outre, toutes les fois qu'il s'agit d'une quelconque grande question.

Il n'est ni plus ni moins que difficile de publier des nouvelles que tous les journaux quotidiens ont dites, *L'Impartial* a rayé de son programme la note locale et la nouvelle diverse, ainsi que leurs accessoires; c'est ce qui explique son petit format.

Quant à la compétence de sa plume, il est inutile d'en parler, vu que nous importons trop peu au public. Si *L'Impartial*, par son opinion franche — fût-elle moins bien dite que d'autres, — peut plaire à chacun des lecteurs, nous croyons devoir promettre satisfaction à tous.

Comme nous n'avons aucun titre, par nous-mêmes ou par le petit format de *L'Impartial*, à l'encouragement du public, nous n'osons pas le solliciter; mais nous espérons qu'on voudra lire une feuille qui va s'efforcer de ne point fausser son titre *impartial*.

## La Politique.

La politique, a dit Voltaire, est tout à la fois une puissance, une science et un art. Comme puissance, son histoire se confond avec celle des empires; comme science, elle offre un système de faits généraux à recueillir dans cette même histoire; comme art, elle doit consister en préceptes, en pratiques, dont la source est encore la même.

Le mot de Voltaire est vrai. Mais, si nous renversons l'ordre du savant écrivain, nous pouvons, ce nous semble, obtenir une définition plus facile et plus pratique — surtout plus pratique — de notre politique, qui est bien celle des autres pays.

En effet, la politique est un art, que de savoir leurrer un peuple; de toutes manières possibles et nécessaires; c'est enfin une puissance, pour laquelle, comme aux temps des rois despotes, on se hait, on se querelle, on se jurie, on se bat et on se tue — de réputation, souvent.

L'on objectera, sans doute, que tous ceux qui parlent et gèrent politique ne s'enrichissent pas; que plus d'un n'est pas savant, qui se fait élire, et que, chez nous, le peuple seul gouverne.

Qu'on n'oublie pas que la gaucherie du faiseur de croutes n'altère en rien la beauté de l'art de peindre, pas plus que le manque de talent de mille et mille individus ne nuit au progrès de toute science. Quant au prétendu pouvoir du peuple, il est facile de se convaincre que ce dernier se confie trop, bien souvent, aux bonnes intentions de ses hommes d'Etat, qui le font victime aveuglée de l'art et de la science politique, pour lui ravir sa puissance.

Nous ne voulons pas entrer dans une explication philosophique, qui nous ferait donner la politique comme une des mille scènes de la comédie humaine. Il importe de tirer le plus de bien possible du temps et de ses circonstances.

Les raisons analogues à celle-ci, "Je suis libéral parce que mon père est libéral" ne méritent pas discussion.

Nous voulons démontrer, le plus possible, le tort immense de jurer *fidélité à toute épreuve à un parti* quelconque. Et cette fidélité, on l'accomplit pourtant, bien qu'on, en somme, tous applaudissent au mot des journaux comiques, qui, pour n'être pas sérieux, sont plus que souvent dans le vrai.

Nous serions peiné, si l'on nous supposait l'intention pleine d'audace et de folie de vouloir tout réformer, tandis que nous ne voulons que donner notre opinion franche sur diverses questions, tout en ne cessant pas de respecter celle d'un chacun.

## REPRODUCTION

### Traversée désastreuse.

La canonnière le *Jaguar*, commandée par M. le lieutenant de vaisseau Maupin, est arrivée, le 13 mars, en rade de Toulon, venant du Sénégal.

Parti de Saint-Louis, le 5 juillet 1881, pour rentrer en France, ce navire n'était plus qu'à 150 milles de Ténériffe, lorsque la mer grossissant, le capitaine donnait l'ordre de changer la route, et remettait le cap sur Saint-Louis, malgré l'avis contraire de ses officiers. Ceux-ci pensaient en effet, et non sans raison, qu'il n'y avait pas lieu de rétrograder, puisqu'on avait encore trois jours de chauffe.

Leur opinion ne prévalut point, et le *Jaguar* était de retour au mouillage de Saint-Louis le 20 juillet 1881.

L'épidémie de la fièvre jaune s'est déclarée le 23 juillet, et l'équipage du navire était atteint des premiers.

On envoyait aussitôt le bâtiment à la barre du fleuve, les hommes étaient débarqués et campés sur le sable brûlant, à peine abrités par de misérables tentes; un enseigne de vaisseau, M. Sylvestre de Ferron, et vingt-huit matelots, étaient frappés par le terrible fléau.

En février dernier, le transport la *Creuse* prenait le *Jaguar* à la remorque,

pour le rapatrier ; mais, pendant la traversée, les remorques cassaient, les deux navires se perdaient rapidement de vue, et le *Jaguar* était abandonné à ses seules ressources.

Après bien des péripéties, ce malheureux navire a mouillé sur rade de Toulon, après vingt-six mois de campagne.

## L'IMPARTIAL.

SAMEDI, 15 AVRIL, 1882.

### Le Chemin de Fer du Nord.

Nous ne saurions dire si le mot de M. Chapleau, " Il n'est permis à un chef de parti, comme à un général d'armée, d'être malade qu'après la bataille, après la victoire, " a autant de vrai que de beau ; mais ce que nous croyons, c'est qu'il ne peut être permis à un chef de parti malade de donner un discours tel que celui de l'honorable Premier, discours dont la longueur et la beauté ne sont égalées que par l'habileté et la patience du sténographe à qui, *dit-on*, nous en devons copie.

Le talent oratoire de M. Chapleau est connu, et son dernier discours n'en est qu'une des mille preuves, n'en déplaît à plus d'un partisan qui n'est pas convaincu du contraire, mais qui se croirait déshonoré, s'il rendait une fois justice à un adversaire — pur et triste effet de la politique actuelle !

D'une seule question *principale*, M. Chapleau fait le sujet d'un discours qui peut mettre en défaut la patience la plus sublime, et l'on va dire que ce n'est rien ? Aucun homme bien pensant ne le dit !

Il suffit de parcourir un des mille suppléments des journaux conservateurs de samedi dernier, suppléments qui, la rumeur le dit, et l'uniformité, sauf la diversité des titres, le prouve, ont été imprimés aux frais du gouvernement, cela suffit pour se convaincre de l'habileté avec laquelle l'honorable Premier se défend des accusations portées contre lui et son ministère, pour amener la majorité de la Chambre à approuver la grande question du jour, la vente de notre chemin de fer.

Quant aux accusations, non seulement nous voulons respecter toutes opinions diverses, mais nous croyons impossible la connaissance de la vérité ou du mensonge. Ce sont les intrigues de la politique.

M. Chapleau a encore fait preuve de son génie, en alléguant les raisons qui ont motivé sa décision de vendre le chemin de fer du Nord. Mais toutes ces raisons ne sont pas bonnes.

Le gouvernement de Québec pourrait distribuer le patronage du chemin, s'il le gardait, tout aussi bien que le gouvernement d'Ottawa distribue celui des postes et les autres. Nous ne voulons pas nier les abus, qui sont enfants de la politique.

On pourrait aussi louer le chemin, si la location est plus avantageuse que l'administration du gouvernement. Qu'importe le locataire, lorsque toutes les clauses du bail sont aussi bien remplies que bien faites.

Et cette taxe directe dont on fait suivre le refus de vendre, ne semble-t-elle pas accuser l'administration actuelle, qui se vantait d'être la meilleure ?

Nous croyons devoir répéter, après plusieurs, que l'on va vendre huit millions une propriété qui a coûté treize et dont la valeur est telle, que toutes sortes d'offres ont été faites pour son acquisition. On a bien dit que le gouvernement ne devait pas espérer le remboursement des cinq millions qu'il avait votés. Il eût été moins futile, croyons-nous, de dire que les municipalités qui ont souscrit à la construction de notre grande ligne ne pouvaient pas, sans absurdité, réclamer les sommes par elles versées.

Diverses municipalités ont aidé le gouvernement, dans la construction du chemin, et il vaudrait mieux le conserver à la province, pour qu'elle pût en bénéficier, en payant sa dette avec les revenus.

Nous sommes trop jeune pour faire la moindre tentative d'opposition aux décisions du gouvernement, dans son choix entre l'administration, la location et la vente du chemin de fer du Nord. Nous croyons même que, vu la situation actuelle — due à notre politique — la vente est préférable. Ce qu'il y a de probablement certain, c'est que la majorité — on pourrait croire, sans pécher, qu'elle est achetée — va crier pour la vente.

Nous voulons ajouter, malgré toute notre jeunesse, que, si nous étions plus unis, si, au lieu d'approuver, aussitôt que dit, chaque mot des batailleurs politiques, dont plusieurs sont fanatiques jusqu'au ridicule, nous nous faisons une opinion vraie ; si enfin nous ne prêtions jamais un serment ridicule à l'un de ces partis politiques, dont, chez nous, le nombre est le moindre, si nous étions, osons-nous dire, plus sérieux et plus sincères, nous ne nous trouverions peut-être jamais en face de questions presque insolubles et qui, vu leurs cas suprêmes, pour nous sauver de beaucoup, nous obligent à sacrifier encore plus.

## Feuilleton de L'Impartial.

### LA VEILLEUSE

LÉGENDE

Par J. T. DE SAINT-GERMAIN.

I

LA MAISON DU FAUBOURG

Amis inconnus, qui êtes venus à moi sur la foi de quelques idées jetées au vent, pourquoi demandez-vous encore un écho de mes pensées ? Ne vous ai-je pas tout dit sur le devoir qui est la loi, sur le malheur qui est la destinée, sur l'amour qui est le sauveur ? Les histoires que je vais raconter ne vous apprendront rien de plus.

Il est si doux pourtant de répondre à votre attente, que je ne puis me séparer de vous. Je cherche donc dans le livre de mes souvenirs, et j'y retrouve encore ces pages des annales du foyer.

Le foyer, c'est le drame éternel, c'est la flamme qui brûlera toujours. Si la famille se disperse, c'est pour se reconstituer au loin ; si le foyer s'éteint, c'est pour renaître de ses cendres ; si le flambeau de la civilisation vacille dans une atmosphère impure, c'est au foyer de la famille qu'il retrouve sa lumière. Là est la source vive de tous sentiments, de toute vertu, de toute émotion, de toute vérité.

Si vous ne cherchez que des images riantes et des tableaux séduisants, loin, bien loin de la vie réelle, les maîtres de l'art et de la poésie sauront vous charmer par le prestige de leur imagination inépuisable ; mais si vous ne craignez pas de contempler les combats de la vie, venez, venez encore prendre place au foyer de la famille...

Paris, la grande Babylone, brille dans la nuit comme un vaste foyer d'incendie dont la lumière se reflète sur la campagne. — La lumière d'un flambeau appelle les éphémères qui viennent en tournoyant se brûler à sa flamme ; l'éclat de la grande ville appelle aussi les générations qui viennent se consumer dans ce gouffre ouvert ; et le grand bruit de la fête éternelle étouffe les gémissements des victimes imprudentes.

Le volcan rejette de son sein et lance autour de lui à une grande distance sa lave et ses scories ; la grande ville aussi rejette de son sein le malheur ; et pendant que son centre bouillonne d'une activité fébrile, ses extrémités sont froides et inertes comme des cendres éteintes.

Obéissant à une destinée étrange, ces-

misères qui entourent la cité dolente (*la città dolente*) comme un avertissement pour ceux qui vont y entrer, se groupent pour ainsi dire par catégories, comme les cercles de *l'Enfer* de Dante. Une région appartient aux petits rentiers qui, au moyen de la plus stricte économie, affectent encore de vivre et de prolonger une existence languissante; un quartier est aux invalides et aux incurables, un autre aux populations innombrables des ouvriers, un autre à des classes plus déshéritées encore.

Mais toutes ces misères du moins marchent le front levé, elles trouvent partout sympathie et assistance. Jamais la charité guidée par la religion n'a fait plus d'efforts pour panser les plaies du malheur. Jamais le pouvoir n'a montré plus de sollicitude pour toutes les souffrances apparentes. Les oreilles sont ouvertes à toute plainte, et, depuis le berceau jusqu'à la tombe, le pauvre trouve secours et protection; une ardente piété cherche l'infortune et ne vit que pour la soulager.

Mais il est, vous le savez, une plus affreuse et plus implacable misère; c'est celle que vous ne voyez pas, celle qui se cache et qui doit vaincre ou mourir. Celle-ci ne trouve de ressources que dans son courage et sa résignation, elle n'attend rien des hommes. Vous l'avez peut-être coudoyée bien souvent sans la reconnaître, car elle voile son désespoir sous un sourire et semble dire au monde: *Ceux qui vont mourir te saluent.*

Cette misère dissimulée a aussi son refuge qu'elle affectionne, où elle semble se grouper, où elle s'entend à demi-mot. C'est dans le faubourg Saint-Jacques que l'observateur attentif pourrait peut-être découvrir bon nombre de ces artistes consommés qui, ne pouvant plus vivre, jouent encore à s'y méprendre la comédie de la vie.

Ce faubourg inexpugnable est séparé de la ville brillante par les steppes du Luxembourg. Les heureux du monde n'y vont jamais jeter un regard curieux ou indifférent. On peut y souffrir en paix, y gémir sans scrupule, y mourir sans témoins; les maisons sont dans le secret, et leur honnête apparence masque d'un rempart de pierre toutes les douleurs qui y cherchent un refuge. Mais la Providence est si généreuse qu'elle verse quelquefois sur ces déshérités des trésors de charité et d'amour.

Dans une des modestes maisons de la rue du Faubourg-Saint-Jacques, dont les grands murs se prolongent bien au-delà de l'Observatoire, une nombreuse famille, la famille de Claudius Martel, avait trouvé pour un prix modique un asile, de l'espace, de l'air, de la lumière, toutes choses auxquelles elle ne pouvait prétendre dans le centre de la ville.

Au fond d'une première cour humide, un perron aux marches disjointes

et dont les côtés sont couverts de mousse, conduit à une maison assez spacieuse, d'une construction irrégulière et de la plus simple apparence.

Derrière la maison s'étend le jardin, c'est-à-dire une avenue de tilleuls chétifs, et deux contre-allées bordées de haies vives. A l'extrémité s'élève un bouquet de lilas et de faux-ébéniers qui se penchent vers le centre et forment une voûte impénétrable aux rayons du soleil.

Sur un des côtés de l'avenue, on voit un bâtiment à grands murs et à hautes fenêtres destiné à un atelier, et au fond, de l'autre côté de l'avenue, un pavillon surmonté d'une terrasse qui peut servir d'habitation séparée. Mais ce qui donne du charme à cette modeste résidence, c'est que, le terrain étant un peu élevé, on jouit d'un horizon qu'on ne s'attendrait pas à trouver intra-muros.

Derrière le berceau de lilas, un mur à hauteur d'appui domine des marais, des potagers, et même quelques champs de blé qui subsistent encore jusqu'à la barrière de la Santé, dans cette partie déserte et abandonnée de la grande ville.

Aucun bruit ne vient troubler le calme absolu de ce quartier solitaire, et le soir la maison paraît inhabitée si, du côté du jardin, on ne découvrirait à une fenêtre surbaissée du second étage, la flamme vacillante d'une veilleuse.

## II

## LES PERSONNAGES

Pourquoi attachons-nous si souvent une pensée aux objets inanimés? Pourquoi une rose qui se penche dans un verre sur le bord d'une fenêtre nous fait-elle ralentir le pas? Pourquoi un saule sur un tertre nous fait-il quelquefois pleurer? Pourquoi une étoile au ciel nous fait-elle rêver? Je ne le saurais dire; mais je ne puis voir la douce lumière d'une veilleuse sans prêter à cette petite flamme la pensée de la vie. Ne semble-t-elle pas protéger ceux qui dorment? Et au premier matin, elle pâlit comme fatiguée de sa tâche, alors que son secours devient inutile. Et si elle vient à mourir, un dernier effort, un vif pétitement succèdent à son silence, et veulent encore avertir ceux qu'elle est chargée de protéger.

Mais dans la maison du faubourg, la petite flamme ne veille pas seule. Dans l'étroite chambre du second étage qui, par sa simplicité et sa blanche propreté ressemble à une cellule de couvent, veille encore une jeune fille.

C'est la blonde Pholoë au front serain, au regard candide; fatiguée de la tâche du jour, elle s'est étendue dans un fauteuil. Elle consulte la montre d'argent suspendue à son cou, et, quand elle entend sonner minuit à la chapelle de l'Enfant-Jésus, de l'autre côté de

l'Observatoire, elle se lève avec précaution, elle écoute si rien ne vient troubler le silence de la nuit.

D'un pied lent et furtif, elle parcourt les chambres voisines, où reposent dans un profond sommeil son jeune frère et sa sœur. Puis elle atteint une vaste corbeille à ouvrage, et, assise sur une chaise basse, elle croise les bras en souriant et mesure des yeux le nombre d'heures qu'il lui faudrait pour accomplir cette grande tâche. Une petite moue et un léger mouvement d'épaule semblent indiquer qu'elle ne sait par où commencer; mais reprenant bientôt courage, elle se met avec bonheur à réparer des bas d'enfant, des chemises et des robes. Elle plie avec soin chaque objet, et va le placer sans bruit dans l'armoire où sont classés les habillements des enfants.

Puis toute contente de son œuvre, elle commence une plus grande entreprise: elle réunit le linge fin de la famille, et dans une pièce voisine elle installe tout un attirail de savonnage; elle replie sa robe, s'enveloppe d'un large tablier, et, relevant sa manche jusqu'à l'épaule, elle est heureuse quand les flois de mousse blanche viennent embrasser ses beaux bras. A la lueur de cette lampe, on croirait voir un de ces spirituels tableaux (comme, par exemple, la *Savonneuse* de Chardin) dans lesquels l'ingénieux artiste a si bien représenté la belle simplicité et presque l'orgueil de ces bonnes et fortes ménagères qui ne croyaient pas déroger en se livrant à ces soins domestiques.

C'est comme un reflet des scènes du foyer si poétiques dans Homère, si nobles dans la Bible. Quoi de plus touchant, en vérité, que cette sollicitude pour le bien-être de la famille? Ne semble-t-il pas que ce bonnet de nuit que tient la bonne Pholoë sera cent fois plus pur, plus blanc, plus béni, et plus salutaire pour la petite tête qu'il doit protéger que s'il était confié à des mercenaires?

Notre fausse civilisation, notre vanité nous font cependant presque rougir de ces détails d'intérieur qui occupaient autrefois la vie heureuse de la famille, mais qui sont remplacés dans le plus humble ménage par l'apparence d'un luxe emprunté.

A mesure que la fortune se subdivise, que l'espace se restreint pour faire place au grand nombre, il est curieux de voir comme les prétentions augmentent. Nous craignons bien de répéter ce qui a été dit; mais n'est-ce pas vraiment depuis que les Parisiennes n'ont plus de place pour se retourner dans leurs cellules dorées qu'elles ont inventé ou du moins ramené cette ampleur de costume, qui pouvait être admissible dans le château de Versailles ou dans les vastes hôtels des seigneurs d'autrefois et qui convient encore à nos grandes dames, mais qui est pres-

que un non-sens dans beaucoup de positions ? N'est-ce pas depuis qu'il n'y a plus d'anciens serviteurs que les femmes du monde louent pour leurs soirées d'apparat des livrées prétentieuses ? N'est-ce pas depuis que les exigences de la vie se font sentir dans toutes les classes que chacun veut avant tout ne paraître vivre que pour le loisir ? C'est aussi depuis qu'on n'a plus de dot à donner aux jeunes filles qu'on les accoutume à toutes les inutilités, à toutes les vanités de la vie, sauf à leur préparer pour l'avenir les plus tristes déceptions.

Si vous me conduisez dans ce que, par extension ou plutôt par dérision, vous appelez le monde, si je vois dans un salon exigü décoré d'un luxe apparent une mère qui présente sa jeune fille toute rayonnante, enveloppée de nuages de dentelles et couronnée de fleurs, si j'observe la curiosité avec laquelle les spectateurs contrôlent l'exhibition qui est placée sous leurs yeux, et se demandent quelle est la réalité cachée sous cette apparence, je découvre sans peine le secret de cette comédie qui ne trompe plus personne.

Que j'aime bien mieux voir dans le silence de la nuit la pauvre Pholoë réparer les habits de sa sœur, ou blanchir en cachette le linge de la famille, je sens que je suis dans le vrai : j'ai devant moi l'humanité avec ses peines et ses épreuves ; je vois la charité et la joie qui rayonnent dans ces yeux d'ange au milieu des plus rudes travaux.

Quand le savonnage est fini, Pholoë, semblable à une silencieuse somnambule, plonge le linge dans une eau pure et le tord avec la force de ses beaux bras. Dans cette lutte, sa longue chevelure cendrée se dénoue et tombe dans l'eau comme le blond feuillage du saule ; elle relève en souriant ses tresses soyeuses ; elle monte d'un pas léger jusqu'à l'étage le plus élevé pour étendre le linge et cacher son travail de la nuit ; puis, contente d'elle-même, elle donne un dernier coup d'œil aux enfants, et rentre dans sa chambrette. Elle regarde quelques instants l'étoile scintillante qui brille au-dessus de sa fenêtre, puis le bon ange de la maison succombe au sommeil.

Les premières lueurs du jour font pâlir la lampe. Quelques heures de repos ont rendu à la courageuse fille la fraîcheur de son teint. Ses lèvres sont aussi rouges que le fruit de l'églantier, son regard aussi limpide qu'une goutte de rosée, et lorsqu'elle a réparé le désordre de la nuit, elle descend ; — mais puis-je le dire, et que deviendra mon héroïne ? — elle descend à la cuisine, elle allume le feu, reçoit le lait des mains de la petite laitière qui frappe à la porte, et prépare les déjeuners de toute la famille.

Quand tout est prêt, quand la pile de tartines grillées est posée sur une assiette près des fourneaux, c'est le mo-

ment où la vieille servante Reine arrive moitié riant, moitié pleurant, se plaignant qu'on lui fait toujours son ouvrage. C'est bien une créature aussi disgracieuse qu'elle est excellente : jamais plus épaisse enveloppe n'a caché un cœur plus dévoué et plus aimant.

Elle avait élevé la mère et les enfants. Quand les ressources de la maison vinrent à manquer, on fut obligé de lui avouer un jour en pleurant qu'on ne pouvait plus la garder. Alors elle se mit à rire bien fort, ce qui était chez elle le signe de la plus grande douleur.

— Eh bien, poussez-moi donc à la porte, dit-elle, nous verrons bien si vous êtes assez forts à vous tous pour me mettre dehors.

On se jeta dans ses bras en lui promettant qu'on la garderait toujours ; et alors elle fut si contente qu'elle se mit à pleurer. Depuis elle avait employé ses dernières forces pour servir ses anciens maîtres, et peut-être ses dernières économies pour les dépenses de la maison.

— Eh bien ! c'est bon, à présent, dit Reine en faisant son entrée dans la cuisine, je m'en vas donc aller m'asseoir dans le salon ? Y a-t-il du bon sens, mademoiselle Pholoë, de vous lever si matin que ça ? Et puis qu'est-ce que je vas donc faire, moi, si vous me prenez ma cuisine ? Voyez un peu comme vous vous arrangez ! Allez donc voir votre maman qui a besoin de vous et donnez-moi tout ça.

Pholoë, accoutumée à ces gronderies, ne lui répond que par un sourire et sort en lui donnant quelques ordres. Elle ouvre la porte du jardin ; le temps est beau et pur. La bonne fille veut ménager une surprise à la famille ; elle met les tasses blanches dans un panier et prépare le modeste couvert sur la grande table de pierre ombragée par le berceau de lilas et d'ébéniers. Elle apporte sur un plateau les accessoires ; quelques fleurs sont disposées dans un vase devant la place de sa mère ; tout prend sous sa main un air de fête.

Pendant ce temps on commence à entendre du bruit dans la maison jusque-là si tranquille. Un piano résonne sous des doigts exercés ; des voix s'appellent et se répondent ; les enfants aperçoivent de la fenêtre les apprêts du déjeuner au fond du jardin, et c'est une joie bruyante qui se manifeste par de grands cris.

Un garçon de huit ans et une fille de dix ans entrent en tumulte dans le jardin, se jettent dans les bras de Pholoë et s'empressent de prendre place par avance à la table de famille.

Puis Ida la musicienne abandonne son piano en redisant à mi-voix la fin de son grand air et vient à son tour rejoindre les enfants, dont elle accueille les caresses avec une indifférence un peu dédaigneuse. Elle se tient à l'écart en effeuillant quelques

fleurs et rêvant à un brillant avenir dont elle ne paraît pas douter.

Bien que nous trouvions au début de cette histoire la belle Ida ainsi installée au foyer de la famille, et comme chez elle, il est facile de voir qu'elle s'en éloigne par la nature de sa beauté. Si nous avons deviné chez Pholoë l'effusion de la bonté et de la tendresse ; si ses yeux bleus rayonnent d'une douceur angélique sous ses bandeaux cendrés, Ida plus splendide portée comme un diadème ses lourdes tresses d'ébène qui décrivent autour de sa tête les sinuosités d'un serpent et laissent échapper jusqu'à ses épaules quelques boucles vigoureuses. Ses traits sont plus réguliers et plus beaux, son regard plus vif, sa taille est plus élancée et peut-être plus avantageuse, sa démarche plus fière ; elle est sûre d'elle-même, et en même temps on peut deviner qu'elle ne pense qu'à elle-même en voyant le soin qu'elle prend d'éviter les enfants qui pourraient ternir la fraîcheur de son peignoir rose. Il est rare qu'une jeune fille qui n'aime pas les enfants ait une âme expansive ; mais il faut qu'on soit difficile à contenter, car nous n'aimons guère mieux, il faut le dire, les jeunes personnes qui composent un tableau touchant en pressant dans leurs bras un jeune enfant et qui semblent dire au spectateur : Voilà comme j'aimerais. Les plus simples sentiments n'ont-ils pas aussi leur pudeur ? Il n'y a que le naturel qui rende tout aimable et charmant.

Quant à la radieuse Ida qui trônait dans ce modeste intérieur, sans prendre sa part des soins du ménage et des soucis de la famille, nous avons oublié de dire qu'elle n'est que la cousine de la douce Pholoë.

Ida Hermel, que nous devons présenter ici plus complètement au lecteur, est la fille d'un négociant de Vernon qui, ayant fait de larges bénéfices dans le commerce productif d'exportation des fruits, avait acheté près de la jolie ville de Vernon sur les limites de la Normandie une maison de campagne qui avait appartenu à Claudius et que celui-ci avait abandonnée lorsqu'il avait eu l'imprudience de venir avec sa famille chercher fortune à Paris.

On comprend que M. Hermel, enrichi par des moyens qui demandent plus d'intelligence et d'activité que d'éducation et de talent, n'eût pas un grand faible pour les beaux-arts, mais madame Hermel insista tellement sur les avantages de l'éducation parisienne, dont elle croyait présenter elle-même un heureux spécimen, qu'il avait consenti à envoyer sa fille unique dans la famille de sa femme :

(A continuer.)